

Le nouveau guerrier s'éloigna de sa grotte avec la même ardeur qu'il étoit venu l'habiter. Le nouvel Hermite s'endormit sur le lit de feuille, & *Eumene*, après lui avoir laissé de quoi égayer la frugalité de ses repas, reprit le chemin de la Capitale. Il y fit d'autres recherches & n'en fut pas plus satisfait. Ah ! dit-il, puisqu'on s'ennuie sur le Trône & sur ses degrés ; sous la thiare & sous le casque ; dans le Temple de *Thémis*, & dans le Palais de *Plutus* ; puisqu'un grand Poëte peut être honni, un grand Artiste dégradé, un jeune Médecin opprimé par des femmes : puisqu'enfin chaque état est sujet aux revers, & qui pis est au dégoût, redevenons ce que nous étions ; ce sera, sans doute, ce que nous devons être.

CHAPITRE XIII.

EUMENE reprit donc le chemin de sa solitude. Il étoit toujours possesseur de la Corne d'*Amalithée*, & l'abondance prévenoit ses desirs. Elle le fatigua, l'engourdit, l'affaissa. Il eut de nouveau recours à *Jupiter*. Grand-Dieu ! s'écria-t-il, ôtez-moi ces biens que je vous ai demandés sans les connoître. Je suis seul & désou-

vré, que deviendrai-je, si les besoins ne viennent à mon secours? Alors *Mercure* lui apparut une seconde fois. Il mit plus de cordialité dans ses manières, parce qu' *Eumene* étoit devenu un protégé en titre. Suivez-moi, lui dit le Dieu. *Eumene* obéit. Ils traversèrent une épaisse forêt & parvinrent dans un Vallon délicieux. La Nature y avoit rassemblé tout ce qui fait la matière de ces sortes de descriptions. Mais aucune trace humaine ne s'offrit d'abord aux regards des deux Voyageurs. Ils apperçurent enfin une jeune personne qui se miroit au bord d'une fontaine. Une robe légère & florante la couvroit; des guirlandes de fleurs ornoient ses cheveux & sa taille. A cet extérieur on l'eût prise pour une Nymphé, mais à sa beauté *Eumene* la prit pour *Vénus* . L'aspect de deux hommes parut l'éffrayer; elle s'enfuit avec une légéreté surprenante. Ce n'est pas une Déesse, dit alors *Eumene* , les Déessees sont moins timides; mais que d'attraits dans une simple Mortelle. Il la suivit jusqu'à l'entrée d'une caverne d'où un petit épagneul accourut pour la défendre. Il alloit mordre les jambes du prétendu ravisseur; la belle inconnue l'arrêta. Elle trembloit & cependant regardoit *Eumene* avec une sorte d'intérêt. Lui-même

70 MERCURE DE FRANCE:

Y'envifageoit avec un raviffement inexprimable. *Mercur*e. survint; il frappa le chien avec fon Caducée & le rendit immobile. Rassurez-vous, belle *Eupolis*, dit-il à l'inconnue, les Dieux ne vous ont pas prodigué tant de charmes pour vous laisser vivre feule & ignorée dans un défert. Voilà l'époux qu'ils vous destinent. Il faut approuver fa tendresse, il faut y répondre. Ces mots font nouveaux pour vous; mais il est réservé à *Eumene* de vous les expliquer. Ce petit chien ne cessera d'être immobile que quand vous cesserez d'être insensible. À ces mots le Dieu disparut, & la frayeur d'*Eupolis* augmenta. Elle vouloit fuir; mais comment s'éloigner du malheureux *Myrtil*, (c'étoit le nom de l'épagneul) falloit-il l'abandonner à fa triste destinée? Il sautoit jadis avec tant de grâce! il mettoit tant d'agrément & de vivacité dans ses caresses; il l'avoit défendue avec tant de zèle! & la présence & les regards d'*Eumene* plaidoient la cause de *Myrtil* avec encore plus d'éloquence & de succès!.. Quel dommage, disoit-il, qu'un chef-d'œuvre de la Nature eût été plus longtemps dérobé à nos regards & à notre admiration! *Eupolis* écoutoit ce langage & commençoit de l'entendre. Elle y répondit; car elle n'avoit pas été assez bien

élevée pour sçavoir dissimuler. J'ignore, disoit-elle, ce que c'est que la beauté; cependant je suis charmée que vous me trouviez belle. Dites adorable, ajoutoit notre amant transporté, que n'avez-vous un pareil contentement de l'amour que vous m'inspirez! Quest-ce que l'amour? demanda *Eupolis*, il me semble que ce mot n'a rien que d'agréable. *Eumene* se précipita à ses genoux; elle se troubla, & *Myrtil* commença à remuer la queue. L'amour, reprit *Eumene*, est un sentiment délicieux, une ivresse de l'âme, un enchantement réel: on ne respire que pour l'objet aimé, on ne voit que lui, on voudroit le voir sans cesse. Hélas! poursuivit-il, que cette peinture est foible en comparaison de ce que j'éprouve! Que votre cœur vous instruiroit bien mieux, s'il vouloit s'expliquer en ma faveur! Mais, repliqua ingénument *Eupolis*, j'éprouve une partie de ce que vous dites: je vous vois avec plus de plaisir que tous les animaux de ce canton, & même que *Myrtil*. Je n'ai plus dessein de vous fuir, je crains de vous voir disparaître. Nouveaux transports d'*Eumene*. Il baise la main d'*Eupolis* & *Myrtil* secoue les oreilles. Sa charmante Maîtresse est enchantée de ces heureux progrès. Ah daignez l'animer entierement

72 MERCURE DE FRANCE:

disoit *Eumene* ! Eh ! que faut-il faire de plus pour cela , répondoit *Eupolis* ? M'aimer sans réserve & comme je vous aime. C'en est donc fait ajouta-t-elle , *Myrtil* va sauter. En effet, *Myrtil* sauta, cabriola, jetta quelques cris de joie , & ne songea plus à mordre personne.

Eumene qui aimoit à questionner trouvoit une occasion bien naturelle de se satisfaire. Quel hazard , dit-il à *Eupolis* , vous conduisit dans cette solitude ? y naquîtes-vous , l'habitez-vous seul ? Voyez , dit-elle , cette femme qui s'avance à pas lents , c'est elle qui m'a élevée , c'est mon unique compagne , & j'ignore s'il en existe d'autres. La vieille Esclave étoit déjà assez proche pour distinguer qu'*Eupolis* n'étoit pas seule. Elle fit trois pas en arriere , & jetta un cri en appercevant *Eumene*. O *Minerve* gardienne ! disoit-elle, tous mes soins ont donc été superflus ! sans doute il n'est plus tems. *Eupolis* courut à sa rencontre & lui dit avec une sorte de transport : Ma *Bonne* , nous ne serons plus seules, voilà *Eumene* qui veut nous tenir compagnie. Ce n'est pas assez , dit-il, je veux vous procurer une manière de vivre plus commode. C'est trop enterrer un trésor au fond de ce désert , venez habiter un asyle plus digne d'*Eupolis* , sans toutefois
l'être

Père encore assez. La Vieille, au lieu de répondre, entra dans la grotte & en sortit l'instant d'après, tenant un rouleau de parchemin. On ne peut, dit-elle, résister à sa destinée. Votre grand-père, qui étoit un grand Astrologue, l'a prédit même en vers. Lisez ce Quatrain Astrologique : rien n'est plus clair.

Quand fille neuve, & partant ingénue,
 Ecouterà quelque Amant séducteur ;
 Bientôt l'Amour, par l'ouïe & la vue,
 Saura trouver le chemin de son cœur.

Ne voyez-vous pas là, poursuivit la Vieille, l'année, le mois, le jour, l'heure & le moment de votre entrevue d'aujourd'hui ? Il ne faut pas faire mentir un grand Astrologue. *Eumene* étoit embarrassé pour retrouver sa route. *Myrtil* témoigna, par ses gestes, qu'il alloit être le conducteur de la troupe. On-le suivit & l'on s'en trouva bien. Chemin faisant, la Vieille instruisit *Eumene* de tout ce qui avoit rapport à sa jeune Maîtresse. *Eupolis*, lui dit-elle, est née en Egypte, dans ce beau Pays où presque tout le monde est Sage & Magicien. Son père fut un brave Officier, qui pour faire preuve de courage se fit tuer dans une bataille. Sa mere

en sçavoit autant que moi & tenoit de son père qui en sçavoit autant que son grand-père. Elle étoit belle & prévit que sa fille le seroit un jour. Instruite par l'expérience des dangers que court une jeune & belle personne soit à la Cour, soit à la Ville, soit même au Village, elle voulut habiter quelque endroit ignoré. Ce fut à cette contrée que nous donnâmes la préférence. Nos livres, nos génies & nos expériences, nous promirent le voyage le plus heureux. Nous nous embarquâmes, & au bout de huit jours une tempête engloutit le Vaisseau. Tout se noya excepté *Eupolis* & moi, qui la tenois entre mes bras. Un reflux nous jetta sur le rivage, & j'eus le bonheur de sauver une femme en or dont j'étois gardienne, le parchemin que vous avez vû, & qui plus est, mes livres. Je n'avois garde d'oublier le projet de ma sage Maîtresse & des Génies; je me fixai dans la solitude que nous quittons aujourd'hui. Depuis dix ans, nous l'habitons; & *Eupolis* en avoit cinq lorsqu'elle y vint. Je l'élevai dans toute l'ignorance où doit être une fille qui n'en veut pas trop sçavoir. J'allois de tems en tems chercher à la ville la plus proche certaines choses qui ne se trouvent que là, & dont on ne peut se passer nulle-part; mais je n'ins-

truisois personne de ma demeure, encore moins du trésor que j'y tenois caché. Nul homme, excepté vous, n'a pénétré dans notre asyle. Je ne sçai quel hazard y conduisit le petit chien que vous voyez. J'eus quelque envie de m'en défaire; mais ses caresses & les larmes d'*Eupolis* lui obtinrent sa grace. Il s'attacha à ma jeune maîtresse; & si j'en crois ma science, & surtout les avertissemens de mon génie, *Myrtil* est celui d'*Eupolis*.

Myrtil remplit parfaitement ses devoirs de conducteur. On arriva à la demeure d'*Eumene*. *Eupolis* fut enchantée de s'y voir dans des glaces, & *Eumene* étoit transporté d'y voir *Eupolis*. Il sçut très-bon gré à *Mercur*e de n'avoir pas repris la Corne d'*Amalthé*. Oui, disoit-il enfin, des richesses sans embarras, des besoins & nulle ambition, de l'amour & peu de jalousie, une beste femme qui daigne n'être pas trop coquette; voilà ce qui peut rendre l'homme heureux. *Eumene* & *Eupolis* le furent; & ce qui est encore plus rare, ils ne se laisserent point de l'être.



LE mot de la première Enigme du premier Mercure de Janvier, est, *les Lunettes pour le nez*. Celui de la seconde, est la lettre *A*. Celui du premier Logogryphe, est une *pioche*, où l'on trouve *io*, *pô*, *écho*, *pie*, *cep*: c'est enfin le nom d'une Demoiselle très-aimable. Celui du second, est, *réver*, qui lu à rebours, se trouve le même. Celui du troisième, est, *Coucou*,

ENIGME.

SOUVENT d'une prison j'ai toute la noirceur ;
 Et l'odeur fort désagréable ;
 Je loge l'honnête homme, ainsi que le voleur,
 Et mes affreux tourmens les font donner au Diable,
 Malgré tous ces défauts, qu'un sot usage veut,
 On paye un droit à mon entrée ;
 Et quoiqu'elle soit bien ferrée,
 De moi, chaque humain fait usage comme il peut,

Par M. M..... Abonné au Mercure,



A U T R E.

Dix grâces je dois tenir l'être.
 Entre leurs mains j'aime à paroître;
 Bijou commun, bijou de prix,
 Sur la toilette de *Cypris*
 On me ravir; & mon usage
 Fournit souvent au badinage.
 Enfin je mets en mouvement
 Le plus inconstant élément.

Par M. de B*** DU HUREPOIX.

LOGOGYPHE.

J suis petit; mais Alexandre
 L'étoit, & n'en fut pas moins grand.
 Lecteur, cet exemple t'apprend
 Qu'à ma taille on pourroit, sur mon prix, se mé-
 prendre.
 Fais jouer les ressorts de mon individu,
 Combine, tu seras aisément convaincu
 Que j'ai, pour faire agir, un moyen sans réplique;
 Que mon rang est un rang étique,
 Dont je ne tire pas le sou;
 Qu'il faut qu'on me coupe le cou;

78 MERCURE DE FRANCE.

Avant que mon gain se déclare ;
Que par un sort assez bizarre,
Sans avoir jamais rien, je suis toujours garni ;
Que toujours gai, j'ai tours ri ;
Qu'enfin . . . Mais à certain il faut que je m'arrête !
Rire, être gai ! c'est un sort trop heureux !
Puissions-nous, dans trente ans, nous trouver tous
les deux,
Cher Lecteur, à pareille fête !

Par M. DESMARAIS DU CHAMRON.

AUTRE.

J'en renferme, au dedans de moi,
Ce qui m'a donné la naissance,
Et mon nom seul annonce ma substance.
Si tu veux me trouver, Lecteur, exerce-toi.
Peut-être tu pourras aisément me connoître :
Douze pieds composent mon être.
Décompose, tu trouveras
Un grand jour de réjouissance,
Dont souvent on est bientôt las ;
Un Port de mer, & deux Villes de France ;
L'asyle industrieux qu'habite le moineau ;
Le fléau des méchants ; un poisson ; un oiseau ;
Les deux bouts du soutien de la machine ronde ;
Ce que dans ce temps-ci careffe bien du monde ;

Ce qui, d'une grande Cité,
 Assure la tranquillité ;
 Un monstre fort connu dans la Mythologie ;
 Un terme de Géométrie ;
 Ce que l'on est en France & sur-tout à la Cour.
 J'aurois enor de quoi t'occuper tout un jour.
 Mais comme je pourrois lasser la patience,
 J'aime mieux garder le silence.

Par M. D

COUPLETS,

A mettre en Musique.

P O U R mon Amant, ma flâme est éternelle ;
 Il est bourru, bizarre, & quelquefois fougueux.
 Mais il est toujours fidèle,
 Et sur-tout fort amoureux.

Souvent d'un rien il fait une querelle,
 Quelquefois indiscret, & souvent ombrageux.
 Mais il est toujours fidèle,
 Et sur-tout fort amoureux.

Son maintien plaît, sa taille est noble & belle ;
 Il joint, à la figure, à des talens heureux,
 Un cœur tendre & fidèle,
 Et sur-tout fort amoureux.

D iv

ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*EXTRAIT de la Traduction en Vers,
par M. de SAN-SEVERINO, du Poë-
me de l'ART DE LA GUERRE de
S. M. LE ROI DE PRUSSE.*

ON connoît les difficultés attachées à la Traduction des Poètes. M. de *San-Severino* semble les avoir surmontées toutes dans un Ouvrage en Vers Italiens, dont le titre est, *l'Arte della Guerra, in ottava rima Italiana, tratta dal Poëma Francefe, del Filosofo di sans souci*. Cette Traduction estimable a été imprimée avec beaucoup de goût chez *Delormet*, rue du Foin; il la vend aussi. On lit, à la tête, une Epître dédicatoire à *M. le Duc de la Valiere*, dont tout le Monde connoît la noble passion pour les Arts & la belle Littérature. On trouve ensuite une espèce de Dissertation sur la Poésie, où *M. de San-Severino* parle en homme éclairé de son Art, & si l'on peut le dire, de la magie des vers. Il s'arrête

sur l'extrême attention qu'exige l'*Octave Italienne*. Il faut qu'elle renferme toute la pensée : elle ne peut la transporter dans l'*Octave* suivante. Beaucoup de Poètes Italiens aussi s'en sont affranchis ; ils ont préféré la sorte de vers qu'ils appellent *Versi Sciolti*. M. de San-Severino, ne s'est point laissé vaincre par leur exemple. Il a cru devoir oser entrer dans une carrière que l'*Arioste* & le *Tasse* ont remplie avec tant de gloire ; il s'est donc servi de l'*Octave*. Je rapprocherai de l'Original François quelques morceaux de la Traduction, pour que le Lecteur juge du mérite de M. de San-Severino.

L'Art de la Guerre, Chant Premier.

» Je ne vous offrirai que des objets terribles

» *Vulcain*, qui sous l'*Etna*, par ses brulans travaux

» Forge à coups redoublés les foudres des héros,

» Ces foudres redoutés entre des mains habiles,

» Qui tantôt font tomber les fiers remparts des

» Villes,

» Tantôt percent les rangs dans l'honneur des combats,

» Et font, dans tous les temps, les destins des

» Etats.

Dans la Traduction du Chant. I. Octave XIII.

» *Io t'offre de' ciclopi il dio verusto*

D.V.

82 MERCURE DE FRANCE.

- » Che sotto l'Etna accende il fuoco orrendo
- » Ferve al lavor inalza il braccio adusto ;
- » Dei Guerrier' forma il fulmine tremendo ;
- » Quel fulmine del qual col braccio onusto ,
- » Or l'Erve città ruina, ed or scorrendo
- » Fra'l fangue , e frall' orror di Marte irato
- » De Monarchi , e de' regni affretta il fato.

Dans ce morceau , vous voyez *Vulcain* , les Cyclopes , la forge embrasée. Après *Virgile* , c'est ce que nous avons de plus beau sur ce sujet. Notre Traducteur manie tous les pinceaux avec un succès égal. Ici il est *Raphaël* , *Michel-Ange* , là *Corrège* , *Albane*.

Chant II.

- » La saison des plaisirs , où le Dieu de Cythère
- » Fait respirer l'Amour à la Nature entière ,
- » Où les Mortels en paix se livrent à ses feux ,
- » N'offre que des dangers , aux cœurs audacieux.
- » Mais la gloire a caché ces périls à leur vue.

Chant II. Ollave VI.

- » Ecco al fine venir bella e ridente
- » La stagione del piacer cinta di fiori ;
- » Nella qual di Cythera il dio potente
- » Vampe inspira amorose , e dolci ardori ;
- » Sen' inebria Natura , ed acconsente

- » Tutto il gener' uman' a nuovi amori:
- » Questo tempo à i Guerrieri offre periglio ;
- » Ma cauta il cela cor la gloria al ciglio.

On diroit, si l'on ne craignoit de parler trop poëtiquement, que l'Auteur a réuni toutes les fleurs du printems dans ce tableau ; c'est un coloris frais & agréable, & qui n'est connu, ayons le courage de l'avouer, que de la seule Poësie Italienne : cette Langue a des grâces, une heureuse mollesse qui lui sont propres. Elle réussit, sur-tout, dans ces morceaux où doivent se déployer les richesses de la Nature.

Que d'agrémens dans la Traduction de ces Vers-ci !

Chant V.

- » De ces foibles enfans les naïves caresses,
- » A ce père chéri prodiguent leurs tendresses.
- » Ils tiennent, en jouant, dans leurs débiles mains
- » Ce fer trempé de sang, ce fer craint des Hu-
- « mains,
- » Son casque menaçant, sa terrible cuirasse ;
- » Bientôt des pas du Père ils vont suivre la trace.

Chant V, Octave XXIII.

- » Scherzan ancor con semplicitta mono.

84. MERCURE DE FRANCE:

- » Col suo ferro di sangue atro e vermiglio
- » Scherzan con quel non paventato invano
- » Elmo terror del minacciofo ciglio :
- » Mirofi là bamboleggiar sul piano
- » Colla corazza fiera un altro figlio
- » Scherzan ma poi doveran lascior la madre ;
- » E gir la tracce ad emulor del padre.

Ne pourroit-on pas, dans cette octave : charmante , reprendre l'épithète *Vermiglio* qui vient après celle d'*Atro* ? l'horreur alors diminue ; & d'ailleurs cette *couleur vermeille*, bien loin de produire le terrible , fait naître une idée agréable. Beaucoup de Poètes , & même des premiers , sont remplis de cette fautive , qui cependant n'est pas pardonnable , dès qu'on veut concilier le vrai & le poétique.

Notre Traducteur a réuni toutes les couleurs du sentiment dans le morceau qui représente un enfant tué dans le sein de sa mère , & défendu envain par son père , qui succombe lui-même sous les fureurs de la guerre.

Chant. IV.

- » Près de sa mère , en pleurs , l'enfant à la main
- » melle ;

- » Egorgé sur son sein , tombe & meurt avec elle ;
- » En défendant son fils , le père infortuné ,
- » Expire sans venger ce fils assassiné .

Chant IV , Ode XLIV .

- » Della sua madre in sen disciolta in pianto
- » Succhiando il bambinello e latte e amore ,
- » Cade svenato in grembo , e a quella accanto
- » Le dà l'ultimo sguardo e suo muore .
- » Lo sventurato genitore intanto
- » Si scaglia incontro al barbaro uccisore ;
- » Ma senza vendicarlo il proprio sangue
- » Mesce col figlio , e sù lui cade e sangue .

Il faut avouer que M. de *San-Severino*, dans cet endroit , a enchéri sur l'original .

Nous finissons cet Extrait trop court , pour donner une idée de toutes les beautés répandues dans cette Traduction , par cette *Ode XII du sixième Chant* . Voici les Vers François :

- » Quand vous ressemblerez à ces fils de la Terre ,
 - » A ces rivaux des Dieux qui leur firent la guerre ;
 - » Qui , pour braver l'Olympe , en leur rébellion ,
 - » Soulevèrent l'Ossa , sur le mont Pélion .
-
- » Quando simil tu fossi a quei giganti :
 - » Rivali a' Dei , e figli della terra
 - » Ch'ebbero di loro forza e tracotanti .

- » *Mossero* a cicli forsennata guerra :
 » Che per bravore un di l'olympo e quanti
 » Numi potenti nel suo giro s'erra
 » Un cavernoso monti uniti alzarò
 » E il pelio acreo all' arduo ossa addossaro.

Cette Traduction réunit du brillant , de la richesse , de la fécondité. On pourroit lui reprocher des longueurs , de l'emphase ; mais la Poësie Italienne est beaucoup moins sévère que la nôtre : c'est une vaste campagne émaillée de fleurs ; au lieu que nos ouvrages poétiques ressemblent à ces jardins soumis au ciseau & à la méthode resserrée de l'Art.

M. de San-Severino est déjà connu par le *génie de la Langue Italienne* , ouvrage périodique dont nous n'avons eu que deux volumes. Il a été cependant accueilli du Public qui en desireroit la continuation. Cet Auteur a composé aussi une Traduction du Poëme de *M. d'Arnaud* , sur la *mort du Maréchal de Saxe* , qui n'a point encore été publiée , & dont les connoisseurs disent beaucoup de bien. Il est à souhaiter que *M. de San-Severino* enrichisse notre Parnasse François , & y transporte des richesses étrangères. Il y a tout lieu de croire qu'*Homère* a beaucoup emprunté des Egyptiens & des Persans : le

commerce des Langues ne sert qu'à aggrandir la sphère du génie que le bel-esprit, par malheur pour nous, s'obstine tous les jours à rétrécir. Nos forêts sont taillées en charmilles. Tâchons d'associer à notre goût ; à notre délicatesse, à notre Raison, sévère, la hardiesse, les grâces abondantes, & la riche Nature de nos voisins.

GRAMMAIRE FRANÇOISE PHILOSOPHIQUE, ou *Traité complet sur la Physique, sur la Métaphysique & sur la Rhétorique du langage qui règne parmi nous dans la Société ; par M. d'AZARQ de la Société Littéraire d'Arras, ci-devant Professeur de Langue & de Belles-Lettres Françoises, à l'Ecole-Royale-Militaire. A Genève ; & se trouve à Paris, chez Moreau, rue Gallande, & Lambert, rue de la Comédie Françoisse.*

A NE juger que par le grand nombre des Rudimens vulgaires qu'on nous a donnés sur toutes les Langues, le mot *Philosophie*.

38 MERCURE DE FRANCE.

que n'est pas l'adjectif qui convienne au mot *Grammaire*. Comme c'est le Peuple citoyen qui a établi les Langues, c'est aussi le Peuple auteur qui les a observées le plus souvent. *Sanctius*, *Scioppius*, *Vossius*, le célèbre *Arnaud*, le profond & lumineux M. *Dumarsais*, *Périzonius* dans son docte commentaire sur la *Minerve* de *Sanctius*, qu'il a toujours développée, & rectifiée quelquefois, M. *Duclos* dans ses notes sur la *Grammaire générale & raisonnée*, qui sont un appendice digne du texte qu'elles étendent, restreignent, corrigent, apprécient, selon les règles de la meilleure critique, nous ont accoutumés à voir le mot *Philosophique* comme le vrai adjectif du mot *Grammaire*. La Philosophie, est à la Grammaire ce que la Géographie & la Chronologie sont à l'Histoire; une Grammaire sans philosophie, est un corps privé de l'organe de la vue. Un Grammairien non philosophe, n'est qu'un annaliste, un Grammairien philosophe en même temps, est un historien qui trace le corps & l'esprit des loix d'une Langue.

La première Partie de la *Grammaire Françoisse Philosophique*, que nous donne seulement aujourd'hui M. d'*Azarq*, est précédée d'une Epître Dédicatoire adres-

sée à M. le *Marquis de Marigny*, d'un
 Avertissement, & d'un Discours Prélimi-
 naire, fait pour servir de Préface.....
 L'Épître Dédicatoire ne présente, ni rien
 de guindé dans la forme, ni rien d'ou-
 tré dans le fond. Le Monarque, les Ar-
 tistes qui travaillent pour lui, le Mécène
 sous la direction duquel ils travaillent,
 sont loués; les éloges sont courts, sim-
 ples, personnels & vrais. » La protec-
 » tion que vous accordez aux Lettres &
 » à ceux qui s'y consacrent, dit l'Au-
 » teur en parlant de M. le *Marquis de*
 » *Marigny*, ne sera pas le dernier trait
 » de votre éloge. Quiconque, à votre
 » exemple, n'use de son crédit que pour
 » encourager les divers talens, est le bien-
 » faiteur de la Société, où les connois-
 » sances qu'on a injustement accusées de
 » corrompre les mœurs, ne font que
 » maintenir l'humanité, la douceur, l'har-
 » monie, l'amour du travail, père de
 » l'innocence & de la paix. » Combien
 de gens, par reconnoissance, prendroient
 la parole pour publier ces encourage-
 mens, s'il ne leur étoit pas ordonné d'en
 profiter dans le silence! Dire que les con-
 noissances nous rendent plus sensibles,
 plus unis, plus pacifiques, plus vertueux;